

XYZ. La revue de la nouvelle

Quelque part au-dessus de nous

Mathieu Blais



Numéro 132, hiver 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, M. (2017). Quelque part au-dessus de nous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 69–75.

Quelque part au-dessus de nous

Mathieu Blais

À L'ÉCOLE SECONDAIRE Saint-Arsène, on le connaissait à peine, mais c'est comme s'il avait toujours été là, soufflant et suant sa graisse, d'un corridor à l'autre, essayant de se faire oublier, restant toujours dans l'angle mort de l'un d'entre nous. Il s'appelait Paul, Paul Darèche, mais on disait simplement le gros, le gros Darèche. Pourtant, presque malgré nous, les jours qui suivirent sa disparition réunirent tout le monde pour la battue dans les rues du quartier, à la vieille carrière, derrière l'école et dans les parcs avoisinants. Et même s'il pleuvait et qu'il faisait froid pour un mois de mai, personne ne manqua à l'appel. Pas même Tommy, Christ ou Hank, pas même moi en fait, car c'est tout Saint-Arsène qui participa aux recherches. Et ce n'est très certainement pas le gros Darèche qui aurait été en droit de s'attendre à ça.

Le gros aurait eu toutes les raisons de nous haïr intensément.

Nous tous, sans exception.

C'est Eliot qui me l'a rappelé, parce que j'avais presque oublié et que je l'ai croisé la semaine dernière au centre d'achats, vieilli, presque chauve en fait. Il travaille chez Olymel maintenant. Il semblait heureux, s'est marié avec Samantha Gagnon, la belle Sam. Ils venaient de s'acheter ensemble un bungalow, pas loin de Saint-Arsène justement. Comme chaque fois que je croise un ancien, on s'est parlé de cette journée-là. Et c'est Eliot le premier qui m'a rappelé que sa case, celle du gros Darèche, était entre la mienne et celle d'Eliot, mais qu'on ne l'y voyait pas souvent. Sam, elle, disait qu'il attendait que les autres se tassent pour s'habiller ou prendre ses livres, qu'il faisait ça vite, qu'il n'avait pas de place sinon. Je me souviens vaguement des photos de Boateng et de Metellus, des têtes de cons quant à moi, qui tapissaient le fond de sa case et que je n'aurais jamais reconnus de toute façon; plus tard, plus tard

seulement, après sa disparition, j'ai appris que le saut en hauteur était sa passion secrète.

Boateng et Metellus, ses héros.

Qui le premier m'en a parlé, je ne le sais plus. Le frère de Chartrand, probablement. Un ami commun d'Eliot et de moi par le cours de musique qu'on avait suivi avec M^{me} Gariépy, et où le gros Darèche peinait à suivre au trombone. Après sa disparition, il s'est mis à se raconter beaucoup de choses sur le gros et le tri n'a pas toujours été évident à faire entre la vérité, les faux souvenirs, les nouveaux anciens meilleurs amis et les pleureuses. Et le tri, il me semble, est encore moins évident à faire aujourd'hui. Tout s'éémousse, perd de son tranchant. Dans la classe de M^{me} Gariépy, je me souviens pourtant de Chartrand qui répétait toujours que le gros Darèche était si gros que, lorsqu'il tombait en bas de son lit, il tombait des deux côtés en même temps. Ça me faisait mourir de rire, à tout coup. Mais ça, ça, c'était les conneries à Chartrand. Et si ça n'avait rien à voir avec le saut en hauteur, ça avait peut-être tout à voir avec sa disparition.

La disparition du gros Darèche.

Les journaux de l'époque en avaient abondamment parlé. Ils ont tout d'abord cru à un canular, puis à une autre de ces disparitions inexplicables d'adolescents gâtés de la banlieue sud. Ils avaient aussi parlé de Saint-Arsène, des parcs qu'on fréquentait, d'un milieu de vie sain et sans problème. On s'était même foutu de la gueule de M. Folenfant, le directeur. Il avait eu droit à une entrevue de fond dans le *Courrier du Sud* pour rassurer les parents, la communauté. Personne ne disparaissait comme ça à Saint-Arsène, clamait-il, pas dans des circonstances aussi énormes que ça. Il parlait de l'enflure médiatique entourant la disparition, bien sûr, pas du poids du gros Darèche, mais on avait quand même ri du bonhomme, parce qu'il était con comme tous les directeurs et qu'on n'était pas aveugles, simplement habités par quelque chose que je ne m'explique plus, quelque chose qui ressemblait peut-être à de la méchanceté. Puis l'actualité a fini par dévorer l'actualité, le temps a fini par tout repousser derrière lui, mais ce

que nous avons vu dans la cour d'école cette journée-là, ça ne s'oublie pas aussi facilement. La chaleur qu'il faisait, la composition des équipes sportives, et Tommy qui se vantait d'avoir frenché la veille avec Adèle, une fille belle comme le jour et d'au moins trois ans notre aînée. Surtout, au-delà de tous ces détails, et je pourrais le jurer sur la tête de mon père, je me souviens qu'aussi gras que pût être le gros Darèche à l'époque, il s'était néanmoins envolé par-dessus nous, tout simplement.

Ce n'est pas le genre d'histoire qu'on invente.

Encore moins avec autant de témoins.

Eliot et Sam ont préféré changer de sujet, ont prétexté quelque chose d'autre à faire, ailleurs, avec d'autres amis, des gens que je ne connais pas. On s'est promis de se revoir et de faire quelque chose. Je sais pourtant ce que j'ai vu, ce que nous avons tous vu, cette journée-là, durant les olympiades inter-niveaux de l'école secondaire Saint-Arsène. Quand il fallut composer les équipes, dans la grande cour, personne ne s'intéressa au gros Darèche. Et le gros, avec Dang Bouliane, qui avait une jambe plus courte que l'autre, ce qui le faisait boiter horriblement, et la petite Nephy, qui était asthmatique, resta à sécher sur le banc. Même Claude « la Tapette » Vallant avait été pris dans l'équipe de Christ, et bien qu'il se dandinât le cul comme si c'était le défilé de la fierté gaie en courant le cent mètres, il s'était révélé être une machine à tuer au water-polo durant les épreuves aquatiques de l'après-midi. Et malgré la haine, notre haine, cette haine que je ne m'explique plus, tout le monde avait acclamé Claude « la Tapette » Vallant comme l'un des nôtres. Et le gros Darèche, comme Dang et Nephy, avait continué de sécher là, comme un con, sur son banc.

Ça ne s'invente pas, des vies comme ça.

Et toute la douleur, et toute la violence, et tout ce qui nous entourait non plus.

On le connaissait à peine, et c'est ce qui me frappe le plus quand j'y repense maintenant. On le connaissait à peine et aujourd'hui, avec les anciens, avec ceux que je croise parfois, comme ça, comme Eliot et Sam, à l'épicerie ou au centre

d'achats, ou lorsqu'ils viennent faire un tour avec leurs enfants au Bowling-o-rama où je travaille, il ne se passe pas une fois sans qu'on parle de lui. Tout le monde a son anecdote, son moment encapsulé. C'est son oncle pourtant qui me revient en mémoire quand j'y repense, son oncle en veston noir. C'est lui qui a parlé le plus longuement au service et c'est peut-être là, au fond, que j'ai appris que c'était durant les Jeux panaméricains de Winnipeg en 1999, quand Boateng a fait une splendide performance à la barre, que ça a été comme une révélation, un coup de tonnerre dans la tête du gros Darèche. Et sa mère s'est mise à pleurer plus fort encore, dans l'église, lorsque l'oncle a répété le nom de Boateng. Elle avait ri de lui ou quelque chose du genre, comme on l'avait tous fait, à un moment ou à un autre, et maintenant elle s'étouffait dans sa morve, et ses regrets et ses sanglots.

Aux funérailles, la mère Darèche ne comprenait plus.

Elle, elle n'avait pas participé aux olympiades interniveaux cette journée-là.

Toute l'école ou presque pourtant y était allée, et dans l'église maintenant, avec les parents et les curieux, on ne parlait déjà plus qu'en différé de sa disparition. L'acuité du drame avait laissé place à autre chose. Les psys, les intervenants, même les enquêteurs nous avaient d'ailleurs presque tous convaincus que ce n'était pas arrivé comme ça, que ce n'était tout simplement pas possible. Pas comme on le racontait du moins. Mais autour du cercueil vide, tout Saint-Arsène se demandait quand même, silencieusement, comment le gros Darèche avait fait pour porter ça, secrètement, cette pression, cette folie sautante. Et personne à ce moment-là ne doutait vraiment de ce qu'il avait vu dans la cour d'école avant que le gros Darèche disparaisse, sans un mot, sans une lettre, malgré des signes clairs probablement, des appels à l'aide, sans qu'on s'en préoccupe vraiment, avant que ça arrive. Il a seulement laissé derrière lui ce vague souvenir d'adolescent bedonnant, coincé dans sa graisse et son inconfort, s'envolant au-dessus de nous et se débarrassant de tout.

Et Tommy et Christ et Hank aussi, probablement.

Et moi, moi, je ressasse les images, les souvenirs, tout comme je débourre la machine à quilles les vendredis soir. Je sais bien que je n'ai pas connu les années d'entraînement du gros Darèche, mais ça ne m'empêche pas de l'imaginer au sous-sol, dans sa maison, pris à essayer de sauter par-dessus son lit, à se péter la face sur les murs ou le plancher, à s'haïr, à s'haïr gros. Jusqu'au jour où sa mère s'est choquée et lui a dit que ça faisait. Que des gros comme lui, ça ne sautait pas. Ça ne compétitionnait pas avec les gazelles et les papillons. Et ça a probablement eu l'effet d'une petite bombe atomique. À partir de là, c'est en secret qu'il a continué. Du moins, c'est ce qu'a raconté son cousin à Hank, qui l'a dit à Eliot, lequel me l'a répété un soir, au Bowling-o-rama, après mon shift. C'est après, après seulement qu'il y a eu les pysys, et avant les pysys, les parents, les conseils de famille. Aucun ami toutefois, son cousin peut-être, et encore. Pourtant, je ne me rappelle plus pourquoi, mais on vivait, nous, avec quelque chose comme de la violence refoulée à l'intérieur de nous, et ça me revient en malaise aujourd'hui. Et lui, lui, il vivotait seul avec des images découpées dans des magazines spécialisés, des lignes de hauteur dessinées au feutre noir sur le mur de sa chambre au sous-sol, et même les profs passaient des commentaires.

C'est M. Biceps, je crois, qui, le premier, l'a appelé IMC-64.

Le surnom lui est resté pendant des années.

On ne parle presque plus du gros Darèche ni de sa disparition. À l'exception des anciens, surtout ceux de ma cohorte, ceux qui l'ont un peu côtoyé au quotidien, on ne parle presque plus du gros Darèche ni de sa disparition. Ceux qui le font le font malgré eux. Presque par accident. Mais à l'époque, juste après sa disparition, Eliot et Samantha, même Tommy, Christ et Hank, avaient tous leur opinion sur lui. Untel se rappelait l'avoir aperçu après les cours essayer de sauter par-dessus la clôture, l'autre de l'avoir vu pissant le sang sur le chemin Chambly, traînant les pieds et son sac d'école. Il y avait même Tread qui disait l'avoir vu, de ses yeux vu, lancer des boules de feu dans la vieille clairière, derrière l'école. 73

Mais c'était Tread, et Tread aujourd'hui mange mou à Pinel en regardant entre les barreaux de sa fenêtre. Quand j'y repense, je ne vois que le voile, le noir de nos sentiments, et les rires blessants de l'époque. Quand le gros Darèche levait le bras en classe, par exemple, et qu'on riait de le voir gras et bouffi, la peau pendante, constamment en sueur. Je ne me souviens pas de moi à ce moment-là, je ne comprends même pas pourquoi on ne lui parlait pas.

Mais son tour est venu.

Je crois, sincèrement que, cette journée-là, son tour est venu.

Je revois la scène au ralenti, je le revois se faire appeler par M. Biceps pour participer aux épreuves d'athlétisme. C'est lui, c'est lui qui avait choisi la discipline. Et personne ne savait, lorsqu'il a commencé à s'étirer avec difficulté au bout de la cour où le concierge avait traîné le matin même les coussins bleus du gymnase, personne ne pouvait savoir comment ça allait finir, personne. À l'époque on en a beaucoup parlé, beaucoup, et tout le monde a fini par se convaincre que ça ne s'était pas produit. Mais quand j'y repense, je revois tout avec beaucoup trop de clarté : comment Paul, Paul Darèche, a commencé à s'étirer, et comment les Tommy, les Christ et les Hank se sont aussitôt mis à sourire et à se pousser du coude, à aiguiser leur langue, à faire mousser leur fiel.

Et puis,

Et puis il s'est élancé,

Et toute la graisse de son corps s'est comme disloquée. Et il s'est mis à courir de plus en plus vite, et c'est beau le saut en hauteur, le ciseau, le rouleau ventral, la vitesse de la foulée, c'est un sport complexe, même si je n'ai jamais vraiment compris comment on pouvait être appelé à faire ça, à un moment ou à un autre, vouloir devenir un Sotomayor ou un Bondarenko, des athlètes aux muscles longs, étirés entre le sol et les airs. Mais Paul, Paul Darèche, lui, on voyait tout de suite qu'il n'était pas fait pour ça, son visage rouge et ses chevilles comme écrasées. Et juste avant qu'il saute, juste

avant la détente, je revois pourtant un sourire se frayer un chemin à travers sa douleur.

Il n'était pas fait pour ça, c'était évident.

Il portait, à ce moment-là, comme la haine des autres en plus de son poids.

Il carburait, lui aussi, à quelque chose d'autre, quelque chose de différent, de violent.

J'ai beau repenser à tout, aux détails de la scène, j'entends encore les rires de Tommy, de Christ et de Hank s'arrêter là, se ravalent presque. Dès que la masse de Paul s'est soulevée de terre, qu'elle s'est arrachée à la gravité de notre monde, à la dureté de la cour d'école, et que tout son corps subitement a semblé être tiré vers le ciel, pour monter, pour ne plus arrêter de monter, il s'est fait un grand silence dans l'assistance. Et plus il s'élevait, plus il s'élevait au-dessus de nous, plus nous avons la conviction qu'il ne redescendrait plus, qu'il s'envolerait au-dessus de la barre, puis des poteaux qui tenaient la barre, puis de la cour. Dans un seul mouvement de libération, pour enfin devenir un petit point dans le ciel, un tout petit point.

C'est comme si Slesarenko et Kostadinova,

Comme si Chicherova et Kuchina,

Comme si Beitia,

Soudainement transformées en anges,

Le tenaient par les bras,

Le soulevaient toutes ensemble pour le venger.

Pour réussir,

Enfin.

Comme Derek Drouin à Rio, en 2016.

Et je me revois, comme les autres, la bouche ouverte, à essayer de comprendre ce qui venait de se passer. À essayer de me faire une raison. Alors que Paul, Paul Darèche, le gros, le gros Darèche, comme nous disions alors, continuait de s'élever dans le ciel, dépassait le toit de l'école Saint-Arsène et le quotidien du quartier, nous dépassait tous, nous tous, et disparaissait ainsi, sans autre explication, quelque part au-dessus de nous, et de notre haine à deux sous.